

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 5. QUEBEC 9 NOVEMBRE, 1844, No. 38.]

Mélanges Littéraires.

LE CHATELAIN.

Un matin du mois d'août 1838, sur la grande place d'un joli village, d'Allemagne, qu'arrosé le cours du Mein, à une demi-lieue environ de Frendenberg, une foule nombreuse était amassée autour d'un jeune homme qui, monté sur une futaille vide, pérorait avec une certaine vivacité de gestes joints à une grande volubilité de paroles. Quel sentiment agitait cette masse confuse qui l'écoutait avidement, bouche béante, et les yeux attachés sur ses moindres mouvements ? C'était celui qui dans tous les pays civilisés ou non, passionne les hommes de toutes les classes, et les excite tantôt à de bonnes, tantôt à de mauvaises actions, au travail ou au vice, suivant qu'il se nomme légitime désir du bien-être, ou tout simplement cupidité. Ici, l'influence de ce sentiment n'avait rien de bien coupable, et l'envie de s'enrichir en peu de temps et sans peine, ce rêve que chacun de nous a fait plus d'une fois en sa vie, pénétrait dans tous les esprits avec les discours de l'orateur, mais sans y laisser de traces bien profondes. Celui-ci tenait à la main un paquet de papiers qu'il montrait à son auditoire, et en tête desquels les gens placés le plus près de lui pouvaient voir une gravure enluminée représentant un château entouré de jardins ; suivait la description du domaine, puis en lettres majuscules, ces mots sacramentels et presque magiques : *Loterie de Francfort sur-le-Mein.*

Cette annonce rappelait à ces pauvres gens plusieurs exemples de fortunes soudaines venant saisir des hommes de rien aussi obscurs qu'eux-mêmes, pour les porter au faite des grandeurs et des félicités terrestres.

— Mes amis, s'écriait le jeune homme en récitant de mémoire la description tracée sur le papier, jamais, peut-être, dans le cours de votre vie, il ne se représentera une occasion pareille de devenir riches et puissants. De tous les lots que j'ai annoncés au nom de mesieurs les banquiers de Francfort, certes, celui-ci est de plus magnifique : le superbe château d'Utternheim, en Bavière, avec toutes ses dépendances, péristyle, cours pavées en marbre, bassins, fontaines ornées, galerie et objets d'art du premier mérite ; parcs et forêts d'une immense étendue, le tout évalué à 40,000 ducats, et conférant la noblesse territoriale par-dessus le marché ! 40,000 ducats ! je le répète, pour 20 florins,

prix du billet. Cette loterie est divisée en 90 séries, et je vous apporte les 90 numéros de la 12^e série. Ah! jeunes gens, sacrifiez 20 florins pour la chance de devenir dignes des plus belles héritières de l'Allemagne; pères de famille, prenez sur vos épargnes la faible somme qui, multipliée par la fortune, sera de votre fils un gentilhomme; mères, puisez dans le coffre du ménage pour donner à votre fille une dot de princesse; un de ces papiers peut y suffire! Paysans, cotisez-vous ensemble pour que l'un de vous devienne seigneur. Dans mes mains est peut être le trésor qui doit faire un heureux! Que Dieu vous accorde un discernement nécessaire! choisissez et prenez.

Un murmure confus répondit à sa harangue, mais personne n'avança la main pour recevoir ce qu'il offrait; ce n'était point circonspection, ni crainte de l'autorité: en Allemagne, non-seulement les loteries ne sont l'objet d'aucune prohibition, mais encore les souverains de chaque état les favorisent et les protègent ouvertement. Il en est à peu près de même dans quelques autres pays, en Espagne, par exemple, où, par autorisation expresse de la reine, des immeubles sont mis publiquement en loterie, tels que le fameux château de Gironella, situé aux portes de Barcelonne. En France, au contraire, cette faculté est interdite, et, qu'il nous soit permis de le dire en passant, si la suppression de la loterie en général est un immense bienfait pour les classes pauvres, auxquelles elle enlève une dangereuse facilité de se ruiner, il n'en est peut être pas de même de l'interdiction absolue de toute espèce de loterie de luxe; car ces ventes par la voie du sort, naturellement réservées aux personnes aisées, avaient du moins l'avantage de réaliser sans peine le prix de ces domaines magnifiques dont il est si difficile de se défaire depuis la décadence de la grande propriété.

Mais, quoi qu'il n'y eût dans le pays où se passe cette anecdote aucune défense directe ni indirecte de participer à la loterie, les pauvres villageois se regardaient entre eux, sans oser céder à la tentation. D'une part, le peu de ressources qu'ils possédaient, de l'autre, une sorte de honte à laisser deviner leurs folles espérances, enfin la crainte de se donner en spectacle, tous ces motifs retinrent les plus hasardeux; si bien qu'après les derniers mots de l'orateur, la foule se dispersa de différents côtés, et le laissa seul au milieu de la place. Pourtant le colporteur des banquiers de Francfort ne perdit pas courage; il se flattait de séduire en particulier quelques-unes de ces bonnes âmes qui s'étaient dérobées à une tentation publique. En attendant, il se disposait à quitter la place et à regagner l'auberge du *Soleil d'or*, où il était logé, lorsqu'en tournant les yeux vers l'angle d'une rue il aperçut un jeune homme adossé au mur, dans l'attitude d'une profonde méditation, le front incliné sur la poitrine, les bras croisés et les yeux fixés vers la terre. Ne serait-ce pas, pensa-t-il, un de mes spéculateurs méditant sur les chances de gain ou de perte? Il se consulte peut-être, et paraît demeurer en suspens, c'est à moi d'employer toute éloquence à le persuader. Plein de cette idée, il s'avança vers le jeune homme; mais il ne l'eut pas plutôt envisagé qu'il s'arrêta tout à-coup.

— Ulric Miller! s'écria-t-il, mon ami, mon compagnon d'enfance!

— George! répondit l'autre, brusquement tiré de sa rêverie; c'est toi qui tout à l'heure parlait à cette foule? Il m'avait semblé te reconnaître, en effet. Te voilà donc aux gages d'un banquier?

— Sans doute, et en chemin de faire fortune; car il m'est accordé un certain droit sur chaque dizaine de billets que je parviens à placer. Si, par hasard, tu désires en acheter quelques-uns, si tu as confiance dans ton étoile, tu n'as qu'à parler: château superbe avec péristyle, cours pavées en marbre, bassins, fontaines ornées, parcs et forêts...

— Hélas! dit Ulric en interrompant la période de son camarade, à qui parles-tu de fortune?

— Comment ! n'est-tu pas heureux ?

— Je pourrais l'être ; simple dans mes goûts, sans ambition et sans envie, je vivrais honnêtement avec le produit du petit champ que mon père m'a laissé, si seulement j'avais le cœur libre, mais...

— Tu es amoureux ?

— Oui, répondit Ulric en poussant un profond soupir, amoureux de la plus jolie fille de ce village, amoureux comme elle mérite qu'on le soit d'elle, amoureux fou !... Je parle de Claire, la fille du fermier Wagner, un ange ! de beaux yeux bleus d'une expression si douce, de longues tresses blondes, une grâce inexprimable !

Il aurait pu continuer sur ce ton pendant une heure ; George, à son tour, ne l'écoutait guère, habitué qu'il était aux calculs positifs, et comptant pour rien les perfections idéales. Il coupa court à la description :

— Maurice Wagner ! Je l'ai vu ce matin ; lui et sa femme Marguerite m'ont presque mis à la porte quand je suis venu leur proposer ma loterie. Il faut entendre leurs scrupules : Un jeu pareil ! c'est tenter Dieu ! Fi de la cupidité ! Et mille autres exclamations. Vraiment, je suis fâché que tu aimes une personne de cette famille-là. Pourtant ce fermier paraît assez riche.

— Voilà mon malheur ! répliqua George avec amertume ; Maurice Wagner possède une sorte d'aisance ; et moi, simple cultivateur, je suis trop pauvre pour devenir son gendre.

— Ah ! diable, mon cher, c'est l'histoire de beaucoup d'honnêtes garçons ! Mais quel rage avez-vous donc de devenir amoureux avant d'avoir fait fortune ? Moi j'attends... et à moins qu'il ne m'inspire une passion à quelque riche héritière, je ne songerai au mariage que dans une douzaine d'années. Cependant si la jeune fille est bien disposée en ta faveur...

— Oui, je le crois, elle a compris mon amour ; depuis trois ans je cherche à lui en donner tant de preuves !

— Tu étais donc admis dans la maison ?

— J'étais resté orphelin, tu le sais, et je n'avais encore que seize ans quand le père Maurice, un brave homme, du reste, me prit chez lui pour me donner l'instruction d'un cultivateur. Pendant un an je fus heureux de voir tous les jours la charmante Claire, et je m'étais si bien habitué que je ne pensais pas qu'une autre existence fut possible. L'aimer et penser à elle, tout en m'acquittant de mes travaux, c'était là, pour moi, le vrai, le seul bonheur ; mais le jour vint où mon apprentissage fut terminé ; alors, quand il fallut quitter cette maison, j'éprouvai un tourment que je n'avais jamais connu ; je ne voulus point me séparer de celle que j'aimais, et, dans mon désespoir, j'allai jusqu'à offrir de rester au service du fermier, non plus comme apprenti, mais... j'en rougis... comme valet.

— Toi, valet !

— Maurice se mit en colère, pensant que je n'avais pas de cœur, et refusa ma proposition ; je croyais n'en recueillir que de la honte, mais une autre me comprit mieux. Claire mesura le sacrifice que j'avais voulu lui faire ; elle sut apprécier mon dévouement, et dès ce jour-là, je crois, elle m'aima.

— Et tu as continué à la voir ?

— Maurice ne pouvait pas me fermer entièrement sa porte, à moi, le fils d'un ami. D'ailleurs j'avais, à force de soins et d'attentions, gagné les bonnes grâces de la fermière.

— Ah ! la mère aussi est dans tes intérêts ! Et tu n'as pas pu réussir ? Quand je pense pourtant que dans ces chiffons de papier que je tiens à la main il y a peut-être, si tu le veux, ta fortune, ton mariage, ton bonheur...

— Tais-toi, George, on va débiter de pareilles phrases au peuple, sur la grande place, de ce ton assuré que tu sais si bien prendre, mais crois-tu m'éblouir, moi qui réfléchis ; moi qui ai quelque bon sens, et qui calcule les milliers de chances

accumulées contre le porteur d'un misérable billet ?

—Eh bien ! prends-en vingt, trente, cinquante, prends une série,...

—Tu plaisantes ! A peine le prix de mon champ y suffirait-il, en supposant que j'eusse le temps de le vendre. N'est-ce pas demain que tu retournes à Francfort ?

—Demain, il faut que je rapporte au banquier les billets ou leur valeur ; le tirage aura lieu dans huit jours.

—Tu vois donc bien que je ne puis pas même me soustraire à mon sort ! En ce moment il doit être décidé. La bonne madame Wagner m'avait promis de tenter un effort sur l'esprit de son mari, qui commence à voir mes visites de fort mauvais œil. Hélas ! je m'attends à recevoir un congé absolu.

—Eh bien ! ne va pas à la ferme aujourd'hui ; viens avec moi ; nous parlerons de notre enfance, de Freudenberg, notre ville natale, et de mille souvenirs qui te réjouiront l'âme.

—Non ; il faut que j'obéisse à ma destinée ; c'est encore une occasion de voir ma pauvre Claire, et si je la perds pour toujours, au moins je pourrai lui dire un dernier adieu.

—Te reverrai-je avant mon départ ?

—J'irai te retrouver à ton auberge.

—Adieu, Ulric.

—A ce soir, George.

Les deux amis se séparèrent ; il faisait déjà nuit. Ulric prit le chemin de la ferme, l'esprit plein des plus tristes pressentiments. Arrivé près de l'enclos, le cœur lui battait avec tant de force qu'il s'arrêta un moment ; ses genoux tremblaient, et il avait peine à se soutenir ; au lieu d'entrer, il gagna un banc de pierre qui était adossé à la maison, et il s'assit là pour se donner le temps de recueillir ses esprits. Un bruit qui s'élevait du dedans attira son attention ; il écouta ; c'était la forte voix de Maurice, à laquelle répondait la fermière d'un ton plus doux et presque suppliant. Il entendit prononcer son nom ; alors, se dressant debout sur le banc, il se trouva à la hauteur des fenêtres, et à travers la sente des volets il aperçut dans la chambre éclairée le fermier Wagner qui marchait à grand pas avec agitation. Sa femme, assise sur un vieux fauteuil de bois, joignait les mains et le priait de modérer sa colère.

—Non, disait Maurice, non, je ne donnerai jamais ma Claire, ma fille unique, à un garçon sans patrimoine, et qui a voulu se mettre à mes gages pour gagner sa vie ?

—Que dis-tu, Maurice ? la colère t'égare ? interpréter ainsi le dévouement de ce pauvre jeune homme ?

—Beau dévouement que celui-là ! Prétendre épouser une femme pour la rendre misérable ! Ne songer qu'à sa passion, sans s'inquiéter de l'avenir que l'on prépare à la personne aimée ! Est-ce donc là ce qui vous flatte, vous autres femmes ? Ah ! pourtant, ce n'est point ainsi que je t'ai prise, Marguerite ; et jamais je ne t'aurais demandé à ton père si je n'avais pas pu te rendre au moins le bonheur que tu trouvais chez lui.

—Je le sais, mon ami, répondit affectueusement Marguerite ; et tous les jours que j'ai passés avec toi ont été bénis par Dieu, car je t'aimais.

—Tu m'as agréé quand ton père t'a proposé ma main ; que ma fille imite ton exemple, et qu'elle attende mes volontés.

—Maas elle aime Ulric !

—Bah ! à son âge, sait-on seulement ce que c'est qu'aimer ? Elle n'a que seize ans ; et dans le cœur d'une si jeune fille, les impressions s'effacent aussi

vite qu'elles sont nées. L'absence suffira pour les détruire : une éternelle séparation, voilà ce qu'il faut ! Et si ce drôle d'Ulric s'avise encore de paraître ici, je le jette dehors sans ménagement comme sans pitié.

Tout le sang d'Ulric se glaça à ces cruelles paroles ; il allait se retirer, navré de douleur, lorsqu'il entendit la pauvre mère enter un dernier effort en sa faveur.

— Ecoute, Maurice, dit-elle, en faveur d'un mariage qui ferait le bonheur de Claire, je pourrais joindre à sa petite dot mes économies de dix-sept années, et tous les bijoux que j'ai reçus de ma mère.

— Tes économies ! tes bijoux ! trois mille florins à peu près, n'est-ce pas ? Je venais de te les demander, Marguerite.

— Comment ?

— Moi aussi, j'ai des épargnes qui se montent à quelques milliers de florins ; mais cette somme, ajoutée à la dot de Claire, sera encore loin de suffire au mari que je lui destine.

— Un autre ? s'écria la fermière.

— Un autre ! répéta tout bas le pauvre Ulric, qui fut saisi d'une sorte de tremblement. Avide de connaître le nom de son rival, il colla son oreille contre le volet ; mais il eut beau faire : ce nom, prononcé à voix basse par Wagner, n'arriva pas jusqu'à lui ; il n'entendit que la fermière qui répondait :

— Lui ! un homme si riche !

— Ma fille lui plaît, il me l'a fait entendre ; mais encore faut-il présenter une dot convenable, et j'ai compté sur toi.

— Tu as eu tort, Maurice ; le peu qui m'appartient ne sera pas employé selon tes vues, et je ne contribuerai pas au malheur de mon enfant.

Maurice resta muet de surprise et de colère ; mais sans doute, il connaissait la fermeté de sa femme, et n'espérait pas la fléchir, car il baissa la tête, et se promena longtemps en silence. Enfin, sortant de ses réflexions, il prit son chapeau et se disposa à quitter la maison.

(A. continuer.)

LE FANASQUE.

SAMEDI, 9 NOVEMBRE, 1844.

La veille de la fin du monde à Philadelphie.—Le correspondant d'un journal de cette ville lui raconte, comme suit, les scènes de la veille du grand jour annoncé par Miller : « Le tableau offert par le *meeting* millériste a été extrêmement curieux. Des centaines de familles sont venues près de la chaise du prédicateur, et y ont déposé le produit de leur travail, de la vente de leurs marchandises, pour aider ceux de leurs frères qui avaient des dettes à payer avant l'heure suprême. L'église était comble. Le service divin fut entremêlé de pleurs, de cris, de prières, de gémissemens, d'exclamations. Il fut proposé que l'on se retirât sur la colline de Bush-Hill, située à environ deux milles de la ville, pour attendre la venue du seigneur. Alors une discussion s'éleva, parmi les orateurs, sur les avantages relatifs qu'offraient le sommet des arbres, ou les toits des maisons pour l'ascension prochaine des croyans au paradis. La question ne fut pas décidée, et les uns résolurent de se réunir dans l'église, les autres sur la colline de Bush, à 3 heu-

res. Mais bientôt le bruit se répandit que ceux qui avaient voté pour Bush-Hill avaient avec eux les fonds de l'association, et se proposaient de décamper. Cette rumeur produisit un grand émoi parmi la populace croyante et non croyante, et à 3 heures, près de 5,000 individus s'étant rassemblés autour de l'église, il fut question de brûler cet édifice en guise de vengeance contre les prétendus fripons milléristes. Heureusement le curé arriva à temps. Mais, depuis lors, les orateurs milléristes ont disparu, et l'on croit que plusieurs ont pris le chemin de la Nouvelle-Angleterre, l'asile favori de tous les *humbugs* recouverts du masque de la religion.



Pour le Fantasque.

LES EFIMENIDES.

M, l'Éditeur,

Entr'autres rontes à dormir debout dont le *Canadien* a l'habitude de régaler ses lecteurs on lit dans son numéro d'hier la narration d'un phénomène physiologique et magnétique des plus curieux et qui s'il est tant soit peu authentique sera non-seulement de la plus grande utilité dans les sciences et dans la médecine, mais pourra encore fournir l'explication d'une foule de phénomènes politiques dont la raison nous était jusqu'à présent inconnue.

Voici ce dont il s'agit. Le professeur Van Grusselback qui, comme vous voyez à l'avantage de posséder un nom baroque, condition de rigueur pour faire son chemin dans les sciences et dans les colonnes du *Canadien*; le professeur Van Grusselback, qui de plus a l'avantage de résider à *Stockholm*, capitale de la Suède, avantage moins grand à la vérité que celui de demeurer à Honolulu, à Managua, à Mahahena, à Qualla Murdoo ou autres localités plus ou moins inconnues, mais enfin avantage qui empêche ses faits et ses gestes de faire partie de ce qu'on appelle *matière locale*, chose que l'éditeur du *Canadien* a souvent en horreur; le professeur Van Grusselback donc, frappé de la découverte d'un crapaud vivant (excusez si mon histoire commence ainsi; au moins soyez persuadé que ce n'est pas l'envie de dire des personnalités) dans un bloc de pierre calcaire, où selon les calculs géologiques (et probablement aussi d'après les renseignements fournis par le susdit crapaud) il avait dû séjourner plusieurs milliers d'années (sans compter les heures, les minutes et les secondes que le philosophique éditeur du *Canadien* est occupé à calculer et qui paraîtront sans faute dans son numéro du 10 novembre 1845 si toutefois le numéro lui-même n'est pas avant cette époque stupéfié par le procédé du professeur Van Grusselback ou par celui de l'éditeur) le professeur Grusselback donc, frappé de ce qu'il y avait d'extraordinaire dans la longévité en question (celle du crapaud et non pas celle du journal) s'est mis dans la tête qu'on pourrait conserver vivants, mais à l'état de momie, suivant le système égyptien, non seulement des cranauds, des grenouilles, des salamandres, des scorpions, des poissons; mais encore des êtres humains, des éditeurs et qui plus est même des jeunes filles de quinze ans; lesquels individus, après une période d'années plus ou moins séculaire, reviendront à la vie, tout aussi frais, et tout aussi dispos, tout aussi *fretillants* qu'avant l'opération.

En effet, M. l'Éditeur, il paraît que ce cher monsieur Van Grusselback de Stockholm a réussi à merveille dans ses projets. Un voyageur qui juge à propos de garder l'incognito mais qui n'en est pas moins croyable, après avoir été revêtu d'un sac de caoutchouc, a été admis à voir une jeune fille suédoise âgée de dix-neuf ans, qui coupable d'infanticide avait été livrée au professeur pour servir à ses expérimentations et était restée plongée depuis deux ans dans un état auquel la nomenclature de la nouvelle science n'a pas encore donné de nom, mais que je ne saurais mieux définir qu'en l'appelant, état-de-crapaud-

dans un bloc. Cette jeune fille attend patiemment depuis ce tems sa résurrection qui doit avoir lieu.....dans quelque cinq ou six ans. M. Van Grusselback a été plus humain envers un petit serpent qui il est vrai attendait depuis six ans la rémission de ses fautes. Ce petit serpent rigide et glacé comme un morceau de marbre devint, en quelques minutes aussi vif et aussi frétilant qu'au moment où il avait été pris. C'est le même procédé qui dans six ans doit résusciter la jeune fille.

Maintenant, M. l'Éliteur, il y a des gens qui pourraient prendre toutes ces choses pour des figures surtout dans un journal qui ne parle qu'en paraboles. Il y a, vous savez, des malins qui doutent de tout et qui pourraient douter même de la jeune fille engourdie, du petit serpent rigide et froid, puis frétilant, de l'enveloppé de caoutchouc et des aspersions stimulantes. Pour moi, monsieur, je ne doute de rien de tout cela.

Eh ! n'avons-nous pas ici une merveille plus grande que toutes ces merveilles ? N'avons-nous pas le *Canadien* lui même qui ne dit jamais rien ni pour ni contre, qui depuis je ne sais combien de tems est à l'état de *crapaud-dans-un-bloc*, ou pour parler plus scientifiqument à l'état d'*épiménide* ? A tous ceux qui sont étonnés de cette torpeur incroyable, comment l'expliquer autrement que par le procédé *Van Grusselback* : savoir par un grand abaissement de la température qui l'environne, joint à une couche d'oxide de cuivre ou de vert de gris sur ses lunettes politiques ? Mais ce qu'il nous importerait le plus de savoir c'est quand il lui plaira de se réveiller ? Voilà déjà plusieurs aspersions stimulantes qu'il reçoit sans effet ; il est vrai qu'il frétille de joie dans son numéro d'hier en récapitulant les victoires des *tories*. Quand il rédeviendra aussi franc et dispos qu'il était en 1834 et 35, veuillez en informer

UNE GRENOUILLE

qui n'est pas *épiménide*.

Monsieur l'Éditeur,

Vous qui vivez retiré au fond de votre imprimerie en véritable ermite que vous n'êtes pas, vous croyez qu'après avoir écrit d'incroyables paragraphes à l'appui du gouvernement responsable que le pays semble défendre en véritable Don Quichotte, contre des fantômes de moulins à vent qui ne l'attaquent point, puisque tout le monde en veut de ce gouvernement responsable tel qu'entendu par les résolutions de 1841, c'est-à-dire de mille millions de manières différentes, vous croyez, dis-je qu'il ne teste plus rien à faire, qu'il ne se passe plus rien, que le monde marche les yeux fermés vers le parfait bonheur et que l'heureux et ignorant âge d'or est revenu sur la terre. Pourtant il n'en est pas ainsi et les plus grands bouleversement s'opèrent dans notre société ; nos institutions notre langue et nos lois sont tour-à-tour violentées, attaquées, écorchées comme s'il n'y avait plus un seul petit *fantasque* pour prendre leur défense ; il faut mettre ordre à cela ; je ne connais que ça.

Un journal anglais de Montréal nous apprend que des malfaiteurs, ennemis jurés du gouvernement responsable en général et de la paix publique en particulier ont tiré deux coups de fusil dans la chambre d'un capitaine du 52ème régiment stationné à Lachine. Voilà certes qui est bien atroce ; mais ce n'est rien comparé à l'horrible attentat commis à ce sujet envers la langue et le bon sens par le *Journal de Québec* ; ne sachant comment traduire le mot *grazed* dont le journal anglais s'est servi, l'élégant écrivain du *Journal*, pour nous apprendre qu'un des coups de feu avait failli devenir fatal nous dit qu'une balle a *éboufflé* le visage du malheureux capitaine Alleyne. C'est très-inconvenant de la part de cette balle ; elle pouvait se contenter de faire son trou ou même son égratignure ; mais non la cruelle, elle s'est permis selon le susdit journal d'*ébouffler* le martial visage. Comme ce militaire-là possède un assez grand nombre d'amis

et de connaissance que la nouvelle donnée ainsi par le Journal aurait pu alarmer, j'ai cru devoir leur apprendre que son visage a seulement été effleuré et qu'aux dernières dates il jouissait généralement de la meilleure santé et chaque jour d'un succulent roastbif. Par la même occasion je supplierai Mr. le rédacteur de la feuille en question de ne pas blesser à propos de rien les braves officiers de sa majesté et surtout de ne pas mutiler notre pauvre langue française; par le tems qui court si prodigieusement

EBOURIFFLÉE.

Le pont Dorchester tombé dans l'eau!!

Après tout le bruit qui s'est fait dernièrement dans la corporation au sujet de ce long grief; après les discours, les pétitions, les avis de motions et les motions, de conseillers qui se sont coulés dans l'opinion publique tandis que le pont est aussi solide que jamais, on ne sera pas surpris d'apprendre que tout le fracas fait et les in-res qui se sont dites n'ont abouti à rien. Il a été hier soir proposé d'abandonner les mesures qu'on avait commencé à prendre pour alléger un peu le poids de ce criant abus. La plus grande unanimité a paru régner sur cette proposition; tous ceux qui y ont pris part se quittèrent les meilleurs amis du monde et comme s'il ne se fût agi de rien. Il paraît seulement que sur ce vieux pont là un conseiller s'est laissé enfoncer dernièrement comme autrefois la statue d'Henri IV sur le pont neuf.

Comme tout le monde sait, notre ville est misérablement éclairée, physiquement s'entend, par les lanternes de notre corporation; un de nos fameux amis en compagnie de qui nous manquions de nous casser le cou l'autre soir en revenant d'une assemblée, nous disait: Il faut qu'il fasse terriblement noir pour qu'on puisse apercevoir les lanternes de notre ville.



G. Futvoye,

Encanteur, Courtier

Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON ET SALLE DES FRANCS-MAÇONS (AU CHIEN D'OR)
Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.